Segur, Alexandre Joseph Pierre
Jacques Dumont

de Ségur.

Jacques Dumont

1804.

JACQUES DUMONT

OU

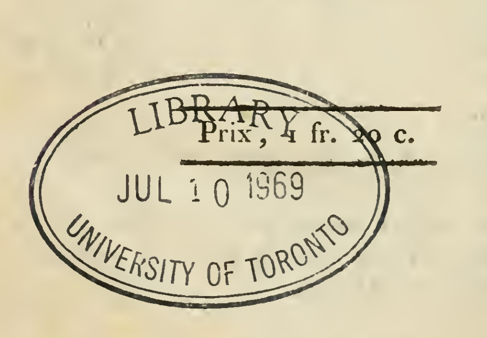
IL NE FAUT PAS QUITTER SON CHAMP,

COMÉDIE

EN UN ACTE ET EN PROSE,

PAR M. DE SÉGUR, JEUNE.

Représenté, pour la première fois, à Paris, sur le Théâtre de Louvois, par les Comédiens Sociétaires de l'Odéon, le 29 Floréal an XII. (Le 19 Mai 1804.)



Prix, 1 fr. 20 c.

A PARIS,

Chez Mme. MASSON, Libraire, Editeur de Pièces de Théâtre, rue de l'Echelle, N°. 558, au coin de celle St.-Honoré.

AN XII. (1804.)

PERSONNAGES.	ACTEURS.
JACQUES DUMOMT, ancien Cultivateur, à présent faiseur d'affaires.	*M. Vigny.*
MAD. DUMONT, sa femme.	*Mlle. Delisle.*
ANNETTE, leur fille.	*Mlle. Adeline.*
BLEZOT, homme de confiance de Dumont.	*M. Picard j.*
FIRMIN, fils de fermier, promis autrefois à Annette.	*M. Thénard.*
MAD. DE VERNEUIL, intrigante de Paris.	*Mad. Molière.*
FLORANGE, agréable de Paris, voulant épouser Annette.	*M. Clozel.*
SURVIL, fournisseur, ancien associé de Dumont.	*M. Picard.*
UN JARDINIER.	*M. Roussel.*
UN MUSICIEN.	*M. Edouard.*
UN LAQUAIS.	

La Scène est à Paris, dans la Maison de Dumont.

Nota. Les Acteurs sont en tête de chaque scène, tels qu'ils doivent être placés au Théâtre, le premier tient la droite des Acteurs.

AVIS.

JACQUES DUMONT

OU

IL NE FAUT PAS QUITTER SON CHAMP,

COMÉDIE.

Le Théâtre représente un cabinet où tout annonce le luxe. Il y a d'un côté un piano, de l'autre, un secrétaire. Sur la gauche, la porte d'un cabinet qui s'ouvre au dénouement.

SCENE PREMIÈRE.

BLEZOT. DUMONT.

(*Blezot met des petites guètres à Dumont.*)

M. DUMONT.

En te remerçiant, mon cher Blezot. J'aime toujours mieux être servi par toi que par tous ces domestiques que ma femme a pris depuis que nous avons fait fortune.

BLEZOT.

Ils vous serviraient avec plus d'adresse, mais pas de si bon cœur que moi. Quand vous étiez là-bas, à votre domaine des Ilets, je m'entendais mieux à votre petit ménage qu'au service de Paris.

M. DUMONT.

Là, comme ici, tu seras toujours mon bon et fidèle Blezot. (*Il se lève.*) Bien, voilà qui est fini. De quoi ris-tu ?

BLEZOT.

De voir qu'à force de changer de modes à la ville, on en vient à se mettre comme nous le sommes au village ; les cheveux plats, un habit fait comme pour un autre, enfin il n'y a pas jusqu'aux guètres ; mais ça ne va pas bien avec ces belles dorures.

M. DUMONT.

En effet, il n'y a pas trop de raison à tout cela, mais c'est la mode.

BLEZOT.

Dites-moi donc, monsieur, pendant que nous sommes seuls, pourquoi est-ce que vous donnez cette fête ce soir?

M. DUMONT.

Ce n'est pas moi qui la donne, c'est ma femme.

BLEZOT.

N'est-ce pas la même chose? tenez, monsieur, vous me permettez de dire ce que je pense. Eh bien tout va mal ici, vous finirez par manger votre bien, c'est moi qui vous le dit.

M. DUMONT.

Ma femme n'y manquera pas, si cela continue.

BLEZOT.

Comme elle est changée depuis que vous l'avez amenée à Paris, c'était une personne si raisonnable! dame, aussi la mère l'avoit bien élevée, et voilà tout ce qui lui restait de sa fortune, car les évènemens ont ruiné sa famille comme bien d'autres; ça devrait lui faire faire des réflexions çà.

M. DUMONT.

Le tourbillon l'entraîne.

BLEZOT.

Mais, Monsieur, vous, comment n'empêchez vous pas?...

M. DUMONT.

Veux-tu que je dispute avec elle? que je l'afflige? ma foi je ne connais plus qu'un moyen. Vas, vas savoir des nouvelles de ma fille? je ne l'ai pas encore vu ce matin.

BLEZOT.

C'est comme elle! cette pauvre mademoiselle Annette, n'aurait-elle pas été bien plus heureuse d'épouser Firmin qu'elle aimait là-bas à la campagne que ce M. Florange à qui vous allez la donner. Elle ne peut pas le souffrir, je vous en avertis, je le sais, moi. *(Il sort.)*

SCENE II.

M. DUMONT, (*seul.*)

J'attends avec impatience mes lettres de Rouen! Si ma femme connaissait notre position et les évènemens qui menacent notre fortune, peut-être que

les fêtes l'occuperaient un peu moins. Je pourrais parler en maître ; mais un ordre ne fait que contraindre sans persuader : une leçon que donne l'expérience est plus forte et corrige.

UN LAQUAIS.

Monsieur de Survil.

SCÈNE III.

M. DUMONT, SURVIL.

(*On annonce Survil, des Valets élégans portent une table à thé.*)

SURVIL.

Bon jour, mon cher Dumont, j'arrive tard, mais on n'est jamais sûr de son tems, à Paris.

M. DUMONT.

Rien ne nous presse, nous n'avons plus qu'un reste de compte à terminer.

SURVIL.

Je vous l'apporte...

BLEZOT.

Monsieur, mameselle se porte bien, elle viendra bientôt vous voir... (*Il sort.*)

SURVIL.

Cet homme, par ses manières rustiques, contraste trop avec vos gens, il serait mieux à la campagne.

M. DUMONT.

Mais moi, je serais mal ici sans lui. Mon bon Blezot ! m'en séparer... Les autres me pillent et me ruinent, celui-ci m'aime et me sert, voilà la différence.

SURVIL.

Ils vous font honneur par leur nombre et leur tenue, il faut paraître, mon cher, d'ailleurs que serait pour vous ce surcroit de dépense, si vous n'aviez pas quitté presque toutes les affaires ? depuis six mois que vous n'êtes plus mon associé, mon cher, il m'en est venu d'immenses.

M. DUMONT.

Je ne les regrette pas. A quoi sert une fortune apparente, quand, grâce à la folie actuelle, ce qui vient promptement d'un côté s'en va plus vîte encore de l'autre.

SURVIL.

Voilà de l'exagération.

M. DUMONT.

Pas tant que vous croyez, et j'en suis la preuve. Je vivais très-raisonnablement d'un petit domaine que j'ai près de Châlons, il rapporte quatre mille francs nets, et se trouvait au-dessus de ma dépense. J'étais l'homme le plus heureux au sein de ma famille. Un certain M. Duval vient à Châlons, je fais connaissance avec lui, il me charge d'achat de grains, de fourrages pour ses fournitures, il est content, il me conseille de venir à Paris tenter la fortune; je résiste, il me presse, je cède; et malgré ma femme qui raisonnable alors ne voulait pas de ce changement d'état; me voilà à Paris faiseur d'affaires. Je réussis au-delà de mes espérances. Jacques Dumont devient monsieur Dumont, et la chaumière des Ilets se change en un hôtel, ma femme prend insensiblement le goût de la dépense. (*il lui tend la main*) : nous nous rencontrons, nous nous associons, grâce à vous je gagne beaucoup d'argent, grâce à ma femme j'en dépense encore d'avantage, sa parure absorbe mes bénéfices : mes sucres vont chez la marchande de modes, mes cafés chez le marchand de meubles à la grecque, et toutes mes traites passent de ma poche sur la tête de ma femme, en bijoux, en diamans.

SURVIL.

Vous me prouvez de plus en plus que vous avez très-malfait de rompre notre association; vous étiez appelé à la plus haute fortune, heureusement le mariage que va faire votre fille....

M. DUMONT.

Il me déplaît fort. Ce Florange qu'on me propose est un fat. Ma fille aimait le fils d'un cultivateur à qui je la destinais.

SURVIL.

Un cultivateur....

M. DUMONT.

Eh! que suis-je donc, moi?

SURVIL.

A quoi ce mariage là vous aurait-il conduit?

M. DUMONT.

A la voir heureuse. Et M. Florange ne me procurera

peut-être pas ce bonheur là... J'ai surpris des larmes... tout cela fait du mal, tenez.... voyons notre compte.

SURVIL.

(*Il le lui donne, Dumont le prend brusquement.*)

Le voici : mademoiselle Annette oubliera ce petit villageois, les grâces de Florange la séduiront, et puis il est si riche !

M. DUMONT.

A ce que dit madame Verneuil qui le propose. . . . . Fort bien, nos intérêts me semblent bien balancés; signons. (*Ils signent à un secrétaire*). L'affaire que nous procure cette madame Verneuil se trouve dans mon lot ?

SURVIL, (*passe à la droite et y reste.*)

Elle fera seule toute votre aisance.

DUMONT, (*il ferme le secrétaire et prend l'acte.*)

Si cela réussit. C'est une drôle de femme que cette madame de Verneuil. Veut-on marier ses enfans, elle a sur-le-champ un parti à vous indiquer; a-t-on un procès, elle connaît tous les juges ; veut-on une place, elle dispose d'un ministre ; elle a toujours la tête remplie d'affaires, le cœur d'intentions obligeantes et les mains de pétitions apostillées.

SURVIL, (*il regarde à sa montre.*)

C'est assez son portrait, mais cette femme peut être utile... Ah mon Dieu déjà deux heures, je cours à la bourse.

DUMONT.

Et moi causer avec ma femme. Justement la voilà.

SCÈNE IV.

SURVIL, Mad. DUMONT, M. DUMONT.

Mad. DUMONT.

Bonjour mon ami. Monsieur de Survil je vous salue. Comment vous sortez quand j'arrive ? j'espère que vous ne me fuyez pas ?

SURVIL.

Pouvez-vous me dire une pareille injure, madame... plaignez-moi de perdre l'occasion de vous faire ma cour ; mais les affaires commandent. . . je m'en rap-

porte à votre époux qui se tourmente pour les siennes lorsqu'elles sont excellentes.

Mad. DUMONT.

C'est le sujet de notre querelle ordinaire.

SURVIL.

Grondez-le un peu sur ce point, madame, il le mérite, et il vous croira plus que moi... Je vous offre mon hommage. (*il lui baise la main.*)

(*Il sort.*)

SCÈNE V.

Mad. DUMONT, M. DUMONT.

Mad. DUMONT.

Vous voyez bien, mon cher, que vous vous alarmez à tort sur votre fortune.

M. DUMONT.

Oui, croyez les autres sur vos intérêts, c'est un moyen de les bien connaître.

Mad. DUMONT.

Mais Survil est notre ami.

M. DUMONT.

Et sur-tout éprouvé depuis si long-tems !

Mad. DUMONT.

Mais depuis un an tout au moins.

M. DUMONT.

Ma femme, c'est moi qui paie, et qui peut comparer nos recettes avec les dépenses énormes de votre maison ; dépense que vous augmentez tous les jours.

Mad. DUMONT.

J'aime beaucoup que vous me fassiez des reproches ! Il ne fallait pas venir à Paris. N'est-ce pas vous qui m'avez forcé de vous y suivre ?

M. DUMONT.

Oui morbleu ! voilà ma sottise, et je ne suis pas à m'en repentir.

Mad. DUMONT.

Une fois ici, monsieur, il faut faire comme les autres, ou bien être ridicule, c'est à quoi je ne consentirai jamais.

M. DUMONT.

Mais sans être ridicule on peut être sage, mettre des bornes à des dissipations folles. Tenez, cette fête de

ce soir est insensée. Que ne va-t-elle pas coûter? et de grâce à quoi servira-t-elle?

Mad. Dumont.

A vous donner de l'existence, du crédit même si vous en aviez besoin ; elle assurera par un utile éclat le mariage considérable que j'ai ménagé pour votre fille. Quant à ce qu'elle coûtera, c'est un peu plus, un peu moins, et dans ce cas il faut voir en grand.

M. Dumont.

Et tout cela pour un mariage qui rendra notre Annette malheureuse.

Mad. Dumont.

Cette crainte est déplacée ; votre fille aimera Florange ; il est très-riche. Ne voulez-vous pas qu'elle épouse M. Firmin? Ce mariage pastoral nous donnerait un joli relief à Paris! C'est un homme en crédit qui nous convient. Je connais ce monde nouveau quoique j'en ai peu d'habitude, Il n'y a plus que deux états, le pauvre et le riche. Tout suit l'un, tout va à l'autre. On s'embarasse fort peu comment vous avez acquis. Soyez opulent ou ayez l'air de l'être, sans cela vous êtes perdu. Quant à cette fête contre laquelle vous vous révoltez, si vous êtes embarrassé pour payer cette misère, n'avez-vous pas encore cette ferme des Ilets. Vendez-là. Que faites-vous d'une chaumière où nous ne retournerons jamais.

M. Dumont (*vivement*).

La maison où je suis né! que je tiens de mon père!

(*à part.*)

Allons la tête est partie, toute dispute serait inutile, suivons mon plan.

Mad. Dumont.

Eh bien! vous ne me répondez pas?

M. Dumont.

Je pense à ce que vous me proposez.

Mad. Dumont.

N'est-il pas vrai que cela seroit raisonnable?

M. Dumont (*ironiquement.*)

Très-raisonnable.

SCENE VI.

Mad. DUMONT, ANNETTE, M. DUMONT.

ANNETTE.

Bonjour, mon père.

M. DUMONT.

Embrasse-moi, j'en avais besoin.

(*Pendant que madame Dumont parle, le père et la fille causent ensemble.*)

Mad. DUMONT.

Holà! quelqu'un? (*Un laquais paraît*). On passera chez mon bijoutier pour mon collier de diamans; chez Leroi pour l'habit de ma fille. Que tout soit prêt à neuf heures. Ah! j'oubliais: l'escalier et les sallons pleins de fleurs. Qu'on en aie à quelque prix que ce soit.

UN LAQUAIS.

(*On annonce Madame de Verneuil.*)

SCÈNE VII.

LES PRÉCÉDENS, Mad. DE VERNEUIL.

Mad. DE VERNEUIL.

Je viens vous chercher, ma chère, nous allons faire mille emplettes.

Mad. DUMONT.

C'est d'autant plus aimable à vous que mon mari, ayant ce soir la société la plus brillante, n'a songé à rien. Grondez-le, il est d'une insouciance.....

Mad. DE VERNEUIL.

C'est mal fait. Très-mal fait. Quand une soirée ne réussit pas, on n'ose plus se montrer.

Mad. DUMONT.

Heureusement vous voudrez bien nous aider de vos conseils.

Mad. DE VERNEUIL.

Vous n'en avez pas besoin, mais il faut convenir qu'il y a peut-être, je n'ose pas dire du génie, mais un certain tact d'instinct qu'un long usage peut seul donner. Sans me vanter on a toujours bien voulu me l'accorder. A propos, et Florange, je croyais le trouver ici. Savez-vous qu'il a la tête tout-à-fait tournée de votre aimable fille... Ah, concluons bien vîte ce

mariage. Je vois d'avance un petit ménage enchanteur. Elle est bien, très-bien ce matin, mais partons, il est tard, j'ai de-là mille courses essentielles à faire, partons.

(M. Dumont va à elle et lui donne la main pour la reconduire.)

Mad. DUMONT. *(A sa fille.)*

Je vous suis ; venez ma fille ?....

ANNETTE.

Si vous me le permettiez je resterais avec mon père.

Mad. DUMONT.

A la bonne heure, mais je vous en prie, quittez cet air boudeur qui vous enlaidit. On croirait que vous avez toujours ce Firmin dans la tête. Vous ne le reverrez jamais, la chose est décidée.... Ainsi plus de ces idées romanesques. A quoi cela mène-t-il ? (*A son mari*) Prévenez-la, je vous en prie, que son mariage doit se faire incessamment. Allons ma chère.

(Elle sort avec madame de Verneuil.)

SCÈNE VIII.

ANNETTE, M. DUMONT.

M. DUMONT.

Eh bien, Annette, tu préfères donc de rester avec ton père ? Cependant sois franche comme tu l'es toujours, tu n'es pas contente de lui ?

ANNETTE.

Non, mon père....

M. DUMONT.

Eh bien, ni lui non plus. Il n'y a pas là de quoi te consoler, mais comme tu es de bonne foi, il faut que je le sois aussi. Ce Florange à qui nous allons te marier ?....

ANNETTE.

Ah ! comme il me déplaît ! Si vous pouviez le dire, à ma mère.... mais je ne l'ose pas. Elle m'a si mal traitée.

M. DUMONT.

Elle ne me traite pas mieux quand je la contrarie sur ce point. Et tiens, à l'heure même, elle m'a bien recommandé de te parler de ce mariage qu'elle veut conclure promptement. Elle est ambitieuse ta mère !

elle, si tendre pour toi, qui regardoit Firmin comme son fils....

ANNETTE.

Ah ! mon père ne me parlez pas de cela ; ça me fait trop de peine.

M. DUMONT.

Ne pleure pas. Elle dit qu'il est riche ce Florange, que tu aurais des voitures, des diamans. Ta mère, vois-tu bien, ne se contente pas de l'opulence, elle voudrait des emplois pour moi, et ton mariage assúrerait notre fortune, j'aurais des places brillantes. . . . Ah, avec un peu de bonheur, peut-être que nous évite rons tout cela, pas vrai ?

ANNITTE.

Mais, mon père, je ne vous entends pas.

M. DUMONT.

Allons, courage, ma chère, ne t'afflige pas trop, je te le défends. (*Il fait une fausse sortie*).

ANNETTE.

Je m'y perds.

M. DUMONT.

Eh bien ! est-ce que j'y pense de te laisser là toute seule, quand je viens de t'affliger ? Viens, viens avec moi, et si cela te soulage, tu pourras me gronder de t'avoir fait de la peine. (*Il appelle.*) Blezot ? (*Il paroît.*) Je vais écrire deux mots, mon ami, après quoi je sors tout de suite, ne laisse entrer personne.

(*Il sort avec Annette.*)

SCÈNE IX.

BLEZOT (*seul*).

Cerait-ce lui ? D'abord c'est sa figure, oui, c'est celle de Firmin, j'en suis sûr. Hier déjà j'ai cru l'appercevoir qui rodait autour de la maison, et je m'étais dis : bah ! ça ne peut pas être ; il est si loin... Quoiqu'il en soit bien capable, et voilà que tout à l'heure je l'ai revu là sous la fenêtre qu'il suppose être celle de mademoiselle Annette.... Le dirai - je à M. Dumont ? Je crois que je lui dirai.... Dieu me garde de vouloir affliger ces pauvres enfans ! Mais à la veille d'épouser ce M. Florange (que je n'aime pas par exemple) ça se découvrirait. Ah ! c'est trop délicat ! il faut que monsieur soit instruit que Firmin est ici.

SCENE X.

ANNETTE, BLEZOT.

ANNETTE, (*elle a deux lettres à la main etune clef.*)

Blezot, en sortant, mon père n'est-il point passé par ici? Ne lui as-tu pas trouvé l'air inquiet?

BLEZOT.

Mademoiselle, je ne l'ai pas vú.

ANNETTE.

Pendant que nous étions ensemble il a reçu ces letttres, il m'a dit, après les avoir ouvertes: voilà la clef du bureau de mon cabinet; mets-y ces papiers, puis il est sorti. Sûrement ils sont importans, car ils ont paru l'émouvoir.

(*Elle ouvre le bureau, Firmin paraît dans le fond du théâtre, Blezot range les chaises qui sont devant le piano au côté opposé du bureau; Annette referme le bureau, après y avoir mis les papiers, et prend la clef.*)

SCENE XI.

BLEZOT, FIRMIN, ANNETTE,

BLEZOT, (*restant toujours près du piano.*)

Ma foi, tout va assez mal dans cette maison pour qu'il reçoive de mauvaises nouvelles.

FIRMIN.

Madame Dumont n'est pas chez elle, je viens de voir passer son mari. Je puis risquer de paraître... La voilà! quel bonheur de la revoir.

BLEZOT, (*se retourne et voit Firmin.*)

Ah mon dieu! c'est Firmin...

ANNETTE, (*se retournant, elle est encore près du secrétaire.*)

Firmin! qu'elle surprise après deux ans d'absence.

(*Elle s'approche de Firmin.*)

FIRMIN, (*vivement.*)

Oui, c'est Firmin, assez heureux pour revoir sa chère Annette. J'étais là, près de la maison, depuis deux jours sous votre fenêtre. Je me flattais de vous appercevoir un instant, une minute; mais j'ai perdu ces deux journées. Ah ne me blamez pas, ne me grondez pas, il est si doux de vous revoir, étant

loin de vous, pouvais-je être prudent, non cela était impossible.

(*Il donne la main amicalement à Blezot.*)

ANNETTE.

Moi! vous blâmer, vous gronder Firmin? quand je le voudrais je n'en aurais pas la force.

BLEZOT, (*les écoute avec étonnement.*

C'était donc bien lui que j'avais vu!

ANNETTE.

Mais, dites-moi, qu'est-il arrivé? comment est-il possible que vous soyez ici?

FIRMIN.

Comment ai-je pu tarder si long-tems! je souffrais loin de vous. Mon père me voyait si malheureux; pars, me dit-il, pars, mon enfant, c'était-là toute mon envie! j'ai couru, j'ai volé sans projet, sans espoir...

BLEZOT, (*se place entre eux deux.*)

Eh bien! moi qui les écoute au lieu de les séparer, je pleure. Mes bons enfans, si ce n'est pas pour vous que ce soit pour moi; ne pleurez donc pas comme cela; vous voyez bien que je n'ai pas le tems de vous consoler. On peut vous surprendre; madame Dumont serait d'une colère!.. séparez-voussi vous pouvez, moi, d'abord mademoiselle, je n'ai pas la force de le renvoyer, il restera s'il veut, mais faites tous deux un effort... quelqu'un vient, c'est madame de Verneuil avec ce monsieur Florange.

ANNETTE.

Florange, sortez, sortez, Firmin.

BLEZOT.

Non, mademoiselle, non, cela aurait l'air marqué tenez, ils ne vous connaissent pas, vous paraîtrez avoir fait une commission, avoir apporté cette musique.

(*Il prend un rouleau de musique sur le piano et le donne à Firmin.*)

SCENE XII.

BLEZOT ET FIRMIN, (*un peu au fond.*) FLORANGE, MAD. DE VERNEUIL, ANNETTE.

MAD. DE VERNEUIL.

Eh bien, comment! Madame Dumont n'est pas

rentrée depuis que je l'ai quitté chez Leroy ? il y a un siècle.

FLORANGE.

Nous trouvons mademoiselle, nous n'aurons rien à regretter.

Mad. DE VERNEUIL, (*à Annette.*)

Comment, vous vous retirez, mon aimable enfant?

ANNETTE.

Ma mère n'est pas ici, madame, si vous permettez j'irai l'attendre dans son appartement.

FLORANGE, (*la reconduit.*)

Vous daignez au moins consentir qu'on pense à vous. C'est le seul moyen de supporter votre absence.

(*Annette sort en faisant une révérence. Elle regarde Firmin qui la suit des yeux jusqu'à ce qu'elle soit sortie et reste les regards fixés sur la porte*)

BLEZOT, (*tirant Firmin de sa rêverie.*)

Mon ami, tu peux sortir, je remettrai cette musique à madame.

Mad. DE VERNEUIL, (*prenand la musique des mains de Blezot.*)

Voyons cette musique... (*Elle s'assied au piano et frédonne. Elle joue une ritournelle, sur le piano le premier air venu, elle a l'air d'une femme qui déchiffre un air.*)

FLORANGE, (*arrêtant Firmin.*)

Un moment, un moment, comment donc, mais il n'est pas mal tourné ce gaillard-là, justement j'ai besoin de quelqu'un au moment de mon mariage.

FIRMIN.

Votre mariage?...

FLORANGE.

Oui. Tiens, voilà un exemple de ces bonheurs, inattendus qui nous arrivent. Si tu veux je te prends tout de suite à mon service, ce qui s'appelle à moi. Tu as bien quelques répondans.

FIRMIN.

Je vous remercie, Monsieur, je ne sers personne.

(*Il sort.*)

SCÈNE XIII.

MADAME DE VERNEUIL, FLORANGE.

FLORANGE.

Hein ! Eh bien, comment, qu'est-ce que c'est ? Y s'en va ! Ah, c'est parfait, unique. Demandez-moi un peu où la vanité va se loger. (*à madame de Verneuil.*) C'est joli ce que vous jouez-là, Madame'

Mad. DE VERNEUIL.

Oui C'est un petit air, je veux le faire entendre ici ce soir au concert, il est bien, je l'essaye.

FLORANGE, (*il essaye quelques pas.*)

Et moi, mes pas pour la gavotte. A propos, nous voilà seuls. Et mon mariage ? Se décide-t-on, en finit-on ?

Mad. DE VERNEUIL.

Ah ! Oui. Parlons-en serieusement. La, la, la, la.

FLORANGE.

(Il s'asseoit sur le bras du fauteuil de Mad. de Verneuil.)

La petite est sortie avec un peu d'humeur, une grâce boudeuse.

Mad. DE VERNEUIL.

C'est égal. Vous l'épouserez. Ne voulez-vous pas qu'elle vous aime ?

FLORANGE.

Comme elle voudra. (*il se regarde dans une glace.*) Pas vrai que ce frac-là est bienfait. C'est pourtant un homme obscur que ce tailleur. Je veux le mettre à la mode. (*il retourne au piano.*) Ah çà, vous dites que vous êtes sûre de la fortune de ce M. Dumont. Ne badinons pas au moins...

Mad. DE VERNEUIL.

Voyez l'état qu'il tient ? N'est-ce pas une preuve. Riche à millions, vous dis-je. Sans cela, Florange, y songerions-nous.... (*elle chante.*) *L'amour suffit au bonheur.* Répétez donc avec moi.

FLORANGE.

L'amour suffit au bonheur.. Délicieux ! (*il chante*) Je n'aime pas trop que le père ait quitté les affaires,

---

Nota. L'air qu'on veut, peut se chanter, il n'y a que la phrase *l'amour suffit au bonheur*, qu'il faut faire entendre.

ou du moins qu'il se soit séparé de Survil. Cette prudence a je ne sais quoi de timide, de mesquin.

Mad. DE VERNEUIL.

Bah ! Je lui en ai procuré d'autres, presque malgré lui.... C'est plaisant.

FLORANGE.

Oui, très-plaisant.

Mad. DE VERNEUIL.

La, la, la, ah ! Je suis essentielle moi, *la, la, la,* je pense à tout, et pour qui ?... Monstre ?

FLORANGE (*lui baisant la main.*)

Je le sais bien moi.

Mad. DE VERNEUIL.

Paix on vient !... (*Ils se lèvent.*)

SCÈNE XIV.

LES PRÉCÉDENS, Mad. DUMONT.

Mad. DUMONT.

Pardon, matoute aimable. Après vous avoir quittée, j'ai été retenue. Ah, bon jour Florange.

FLORANGE.

J'ai fait toutes vos commissions, madame Le concert est arrangé. Croyez-moi, vous serez tout simplement ravie. Quant au bal, nous aurons un orchestre un peu rare, j'ose le dire. Julien d'abord qui mène. C'est de toute rigueur ; de plus, j'ai mêlé pour les danses de schals et de gavottes, des harpes et des cors. C'est aérien. Cela vous enlève les danseuses ; elles ont l'air de nymphes qui volent au milieu des fleurs, car le sallon en sera comble.

Mad. DE VERNEUIL.

C'est bien fait : j'aime cent fois mieux les fleurs en hiver. L'été, la nature ne semble avoir fait absolument que son devoir. Moi, je les regarde à peine.

FLORANGE.

Le mot est joli.

SCÈNE XV.

LES PRÉCÉDENS M. DUMONT.

Mad. DUMONT.

Arrivez donc, monsieur, remerciez Florange. Si

vous saviez toute la peine qu'il se donne pour notre soirée.

M. DUMONT.

J'en suis fort reconnoissant.

Mad. DUMONT.

Mais mon ami, je suis désolée. La fête qu'on a donnée mardi dernier, chez madame de Clerville, étoit délicieuse par les proverbes, sur-tout par un petit opéra bouffon. Et nous n'aurons rien de tout cela ? Songez que ce petit surcroit d'agrément n'augmenteroit pas d'un tiers, la dépense.

M. DUMONT. (*à part.*)

Voilà le moment de changer de rôle. (*haut*) Je vous avais prévenue, ma chère. On va monter une salle dans le jardin.

Mad. DE VERNEUIL.

Eh bien ! par exemple, c'est une chose inattendue, ravissante.

Mad. DUMONT.

Que je vous sais bon gré de cette heureuse idée, mon ami ! Mais savez-vous que vous me surprenez. Comment, vous qui tantôt vous opposiez presque à cette fête..?.

M. DUMONT.

Oh ! ne parlez pas de cela ma chère, j'avois tort. J'en suis honteux. Vous m'avez convaincu. Grâce à vous, je vois notre position sous tout un autre jour. A propos, j'oubliais, vous n'avez que des diamans, c'est toujours la même chose pour l'œil. Vous aurez aujourd'hui cette parure de perles qui vous tentait... Elle est assez belle....

Mad. DUMONT.

Dites donc superbe ! Qu'elle grâce ! Qu'elle bonté !

Mad. DE VERNEUIL.

Il n'y a point de mari aussi magnifique pour sa femme.

M. DUMONT.

Bah ! une bagatelle ! hola, quelqu'un ma fille ?

Mad. DE VERNEUIL, (*bas à Mad. Dumont.*)

Dites un mot du mariage.

Mad. DUMONT, (*de même.*)

J'y songeais.

SCÈNE XVI.

LES PRÉCÉDENS, ANNETTE.

ANNETTE. (a)

Voilà votre clef, mon père.

M. DUMONT.

Vous permettez, madame, pendant que vous causez que je lise quelques lettres..(*il s'asseoit à son bureau.*)

Mad. DE VERNEUIL.

Vous vous moquez.

Mad. DUMONT.

Il est bien fâcheux que notre hymen projetté n'ait pas pu se faire le même jour que la fête.

FLORANGE.

Tout se réunirait, le plaisir, le bonheur.

M. DUMONT.

Comme vous dites, c'eut été charmant. (*à part.*) On m'en annnonce ici, du plaisir, du bonheur. Quelle faillite! mais j'ai pris mon parti. Et ce malheur, servira de leçon à ma femme.

Mad. DUMONT.

A quand la noce, mon ami? Florange est bien impatient.

FLORANGE.

Rien de plus vrai, monsieur, sans exagération; je me consume.

M. DUMONT.

Mais il me faut encore quelques jours pour voir clair à mes affaires. Dès que celle que je dois aux soins de madame de Verneuil, sera assurée, nous songerons à terminer.

Mad. DE VERNEUIL.

En ce cas, la chose est faite.

FLORANGE.

Eh bien, me voilà tout simplement au comble du bonheur.

ANNETTE.

Mon père, si je pouvais vous dire un mot en particulier.

M. DUMONT.

Tout à l'heure.

Mad. DE VERNEUIL.

Ah ça, ma chère, votre fille dansera ce soir la gavotte.

(a) Toute cette scéne doit être jouée avec un débit rapide.

FLORANGE, (*il fait quelques jettés-battus.*)

Avec moi.

Mad. DUMONT.

J'y compte...

Mad DE VERNEUIL.

J'ai quelques conseils à lui donner. Ce sont des riens qui lui manquent encore, mais ces riens là font tout.

Mad. DUMONT.

Que ne vous devra-t-elle pas?

Mad. DE VERNEUIL, (*à Annette.*)

Vous êtes sûrement à merveille, mon enfant! mais il y a un peu trop de simplicité!...

M. DUMONT.

Et de naturel, n'est-il pas vrai, madame? ça gâte tout.

Mad. DE VERNEUIL.

Non, mais tout peut s'allier, se fondre dans l'ensemble. Dans tout ce que vous faites vous ne vous livrez pas assez, pas assez d'expression en chantant, votre danse manque d'abandon, de grâce dans les pirouettes surtout ce soir, il faut absolument rectifier tout cela.

FLORANGE

Ah! je vous supplie, de grâces, croyez madame, sur la pirouette, elle l'a poussée plus loin que personne; c'est un hommage que tout Paris lui rend.

M. DUMONT. (*bas à sa fille.*)

Garde toujours ta danse simple et modeste; laisse toutes leurs attitudes pour le théâtre où nous allons les applaudir.

BLEZOT.

Madame, on va placer les draperies nouvelles de la salle de bal, le tapissier est-là.

Mad. DE VERNEUIL.

Eh! de grâce, ma bonne, qu'on ne fasse rien sans nous. Ces gens-là sont d'une mal adresse...

M. DUMONT. (*fermant son bureau.*)

Sans doute, madame, vous avez raison, c'est de toute importance et je vous suis là dedans.

Mad. DUMONT.

Savez-vous qu'on m'a fait espérer d'y voir ce soir les gens les plus considérables?

M. DUMONT.

Ah! j'oubliais, ma chère, voyez ces lettres, à peine ai-je eu le temps de les lire, puisque je m'oc-

cupe de la fête ; il faut que vous songiez aux affaires. *(Il lui donne des lettres.)* En venant nous rejoindre, vous m'en rendrez compte. Allons, madame de Verneuil, courons à la salle du bal, pourvu qu'on n'ait rien commencé sans nous! Ces draperies ne me sortent pas de la tête.

(ils sartent pour aller dans le salon, Dumont donne le bras à madame de Verneuil, et Florange à Annette.)

SCÈNE XVII.

MAD. DUMONT *(seule.)*

Vraiment, je ne reconnois pas mon mari. Plus de brusqueries, point d'humeur ! de la facilité, de la magnifience ! Il est bon ; ce matin, il a eu un instant de disgrace... mais comme il est revenu promptement! C'est qu'il m'aime vraîment, et que dans le fait j'ai raison, il la senti...

Cette lettre est de Rouen ; de Durmel, l'intime ami de mon mari. « Mon cher, la nouvelle fâcheuse « que j'ai à vous apprendre, vous sera peut-être « moins sensible, adoucie par mon tendre intérêt, « votre correspondant de Rouen vient de manquer. » Ah ! mon Dieu ! « Vous serez obligé de payer les cinquante mille écus de lettres-de-change qu'il devoit « acquitter. On ne peut nier qu'il n'ait été plus faible « que coupable ; mais, c'est sa femme, qui, par ses « dépenses, son luxe, ses folies a précipité sa perte.» Sa femme ! quelle cruelle réflexion ! mais mon mari n'avait donc pas lu... Voyons cette autre lettre de Bordeaux.

« Vos affaires ici vont assez bien... Ah ! je respire, « pourvu toute fois que votre correspondant de Rouen « ne manque pas comme on le craint. sa perte entraî- « nerait infailliblement la nôtre. » Ciel ! mais encore une fois M. Dumont n'avait donc pas lu ces lettres. Quelle légereté ! Blezot ? Blezot ?

SCÈNE XVIII.

Mad. DUMONT, BLEZOT.

Mad. DUMONT, *(vivement.)*

Dites à mon mari qu'il faut que je lui parle à l'instant ; allez donc.

BLEZOT.

J'y vais Madame ; (*à part, en sortant.*) qu'est-ce qu'elle a donc aujourd'hui ?

Mad. DUMONT, (*très-vivement.*)

Conçoit-on le sang froid de mon mari, son insouciance ? Je m'y perds. Combien nous sommes heureux dans cette fatalité que Mad. de Verneuil nous ait procuré cette grande affaire. Elle répare tout.

SCÈNE XIX.

Mad. DUMONT, ANNETTE.

Mad. DUMONT.

Eh bien, comment ! c'est vous ? où est votre père ? Je l'ai fait demander, cherchez-le. Amenez-le sur-le-champ.

ANNETTE.

Il me charge de vous dire qu'il est fort occupé des préparatifs de la fête.

Mad. DUMONT.

Il s'agit bien de fête quand nous sommes peut-être ruinés.

ANNETTE (*froidement.*)

Ruinés !

Mad. DUMONT.

Il me paraît que cela vous émeut beaucoup !

ANNETTE.

Ma mère...

Mad. DUMONT.

Au moment d'un mariage brillant que ce revers peut faire manquer ! voilà pourtant ce qui vous menace.

ANNETTE. (*à part.*)

Ah ! si cela pouvait être. (*haut*) Comment, il est donc bien vrai ?

Mad. DUMONT.

Je n'en sais rien, mademoiselle, oubliez ce je que vous ai dit : sur-tout n'en parlez à personne ; allez chercher votre père.

ANNETTE (*en s'en allant.*)

Oui, ma mère, ah mon Dieu ! (*elle revient*) pardon ma mère, si cela était, vous seriez donc obligée de quitter Paris, de retourner à la campagne ?...

Mad. DUMONT.

Quitter Paris à présent ? quelle idée ! quelle folie ! Allez, vous m'êtes insupportable. Appelez votre

père, dites lui qu'il vienne, que je l'exige. A la fin le voilà : sortez ma fille.

(Ici on voit paroître monsieur Dumont.)

SCÈNE XX.

Mad. DUMONT, M. DUMONT.

M. DUMONT.

Eh bien ! que voulez-vous donc, madame Dumont ? Pourquoi me distraire de mon travail ? Les franges sont sans goût, les glands sont pauvres et sans profusion, il faut changer tout cela.

Mad. DUMONT.

Mais, Monsieur, vous n'avez donc pas lu les lettres que vous m'avez confiées ?

M. DUMONT.

Si fait, à-peu-près, pourquoi ?

Mad. DUMONT.

Comment! pourquoi ? et ces deux faillites affreuses qu'on nous annonce ; car celle Bordeaux paraît sûre aussi.

M. DUMONT.

J'ai bien vu cela ; mais que voulez-vous que j'y fasse ? Quand nous nous affligerons, cela ne peut remédier à rien. (*Il veut sortir.*)

Mad. DUMONT (*le retenant.*)

Mais il y a sûrement un parti à prendre.

M. DUMONT.

Ah ! sans doute, de payer. Adieu.

Mad. DUMONT.

Eh comment!

M. DUMONT (*à part.*)

Ah ma foi, je n'en sais encore rien. Nous trouverons peut-être bien quelques ressources. Je vous menage une surprise.

Mad. DUMONT. (*à part.*)

Oh ! sûrement, quelque heureux remboursement, quelqu'ami dout il est sûr. Eh bien ?

M. DUMONT.

Ma chère amie, ma foi, j'ai sauté le pas... Vous savez bien notre sallon de musique ? il sera tout en velours bleu relevé de broderie d'or, avec une frange large de cela ; mais cela ne peut être prêt que pour notre second bal.

Mad. Dumont.

Voilà bien les hommes ! Toujours dans l'extrême. Ce matin vous êtiez tourmenté sans raison et vous êtes maintenant d'une sécurité folle; il est inoui, dans la position où nous sommes.

M. Dumont.

Eh bien, dans la position où nous sommes, si la fortune nous fuit, il faut la rappeller à force de luxe et d'éclat. C'est votre sytême et c'est le mien. Oubliez-vous qu'on ne donne qu'aux riches, et ces gens considérables qui viennent ici ce soir.

Mad. Dumont.

Eh qu'importe ! paieront-ils pour nous ?

M. Dumont.

Oh, pour cela non. A peine paient-ils pour eux. Il est fâcheux que nos dernières dépenses aient absorbé l'argent qui était chez mon banquier.

Mad. Dumont.

Quoi, monsieur, il n'y a plus rien ?

M. Dumont.

Quand je dis plus rien... ma foi, non, en y pensant bien, plus rien... Ah, voilà mon jardinier.

Mad. Dumont.

Renvoyez-le.

M. Dumont.

Non parbleu ! Cela nous distraira. Pourquoi s'attrister ?

SCENE XXI.

Mad. DUMONT, M. DUMONT, LE JARDINIER.

Mad. Dumomt.

En vérité, je le crois en démence...,

le Jardinier.

Monsieur, je viens de découvrir douze grands orangers superbes, en fleurs; on ne les loue que cent écus, pour la soirée.

M. Dumont.

C'est pour rien. Prends-les bien vîte.

un Musicien.

Monsieur, je suis le chef de la musique aërienne, elle est en bas.

M. Dumont.

Eh bien, monsieur, placez-là en haut.

(*Le jardinier et le musicien sortent.*)

Mad. Dumont.

Mais, monsieur, il vaudrait mieux faire appeller Mad. de Verneuil, causer avec elle des moyens....

M. Dumont.

Bon ! Nous aurons toujours le temps.

Mad. Dumont.

Eh bien ! je vais moi-même la trouver.

(*Elle sort avec humeur.*)

M. Dumont (*seul.*)

Fort bien, elle se tourmente; poursuivons mon dessein.

SCÈNE XXII.

ANNETTE, M. DUMONT.

Annétte.

Ah mon père, au milieu du trouble que doivent vous causer votre fête et vos malheurs, je vous supplie de m'écouter un moment.

M. Dumont.

Parle.

Annette.

Quelqu'un est à Paris; faut-il qu'il s'en aille ?

M. Dumont.

Quelqu'un ?

Annette.

Que vous m'épargneriez d'embarras si vous deviniez ce qu'est Firmin !

M. Dumont, (*avec une grande surprise.*)

Firmin est ici ?

Annette.

Ce n'est pas sa faute, il vous dira qu'il mourait de chagrin, son père n'a pas voulu...

M. Dumont. (*à part.*)

Firmin, que faire ! (*haut.*) Ecoute.... qu'il ne paraisse pas devant ta mère. Peut-être faudra-t-il qu'il s'en retourne. Peut-être aussi; mais je le verrai. Dis à Blezot de ne pas le perdre de vue. Je le verrai, te dis-je... je le gronderai... je l'embrasserai,.. je lui dirai... mais voici Survil je l'ai fait prier de passer ici, laisse-nous. (*Annette sort.*)

SCENE XXIII.

M. DUMONT, SURVIL.

SURVIL.

Mon cher Dumont j'arrive, l'ame navrée de ce que vous m'avez mandé. Quoi ! point de ressources? Vous serez donc obligé de manquer.

M. DUMONT.

Ah ! un moment, s'il vous plaît, servons-nous d'expressions justes. Je ne manquerai point, je ne serai que ruiné. Au reste, j'ai cru que dans cette occasion, vu notre ancienne liaison, nos rapports, je pouvais vous prier de me rendre un service.

SURVIL.

Quand vous m'avez envoyé chercher je me suis bien douté que c'étoit pour vous être utile. Ma bourse vous seroit certainement ouverte ; mais par un coucours de circonstances inattendues, tous mes fonds sont employés, ma caisse est vuide ; j'ai même quelques inquiétudes pour un payement qui s'approche.

M. DUMONT.

Vous ne m'entendez pas. Ce n'est pas du tout un emprunt que je vous demande, je n'en ai pas besoin.

SURVIL.

Ah vous n'avez besoin de rien ! tant mieux, disposez de moi, (*Il lui tend la main*), c'est différent.

M. DUMONT.

Très-différent, comme vous voyez. Je suis toujours bien aise d'avoir éprouvé dans ce fatal moment tout votre intérêt et de savoir à quel point je devais compter sur vous.

SURVIL.

Pouviez-vous en douter ?

M. DUMONT.

Venons au fait. Cette maison-ci vous a toujous plu ; elle vous faisait envie.

SURVIL.

J'en conviens.

M. DUMONT.

Et même vous m'avez souvent tourmenté pour vous la céder.

SURVIL.

Je suis encore dans les mêmes dispositions.

M. Dumont.

Eh bien ! par mes arrangemens elle est libre, dégagée de toute hypothèque. Je vous la vends le prix que vous m'en offriez quand elle valait beaucoup moins ; mais sous une condition, c'est que vous me payerez comptant.

Survil, (*à part.*)

Marché d'or. (*lui tendant la main.*) Chose faite, mon ami.

M. Dumont.

Si cependant cela vous gênait?...Comme vous disiez tout à l'heure que vous n'aviez pas de fonds....

Survil.

(*à part.*) Je suis pris... Ah ! l'on en trouve toujours pour ses amis, et puis moi quand il s'agit d'obliger... Je pense justement à une rentrée.....

M. Dumont.

Eh bien, vous acquiterez pour moi les cinquante mille écus de lettres-de-change qu'il faudrait que je payasse demain et dans la semaine, pour remplir le vuide que ces faillites m'occasionnent.

Survil.

Parole donnée. Quel chagrin pour moi de vous voir faire ce sacrifice !

M. Dumont.

Est ce que je ne connais pas votre sensibilité? Je mets encore une petite condition pour notre marché, c'est qu'en achetant la maison, vous prendrez les meubles.

Survil.

Pourquoi, gardez-les. Ils peuvent vous servir.

M. Dumont.

A rien. Je vous les abandonne à bon compte.

Survil.

Vous le voulez, je les prendrai.

M. Dumont.

Ils valent bien trente mille francs ?

Survil.

Au moins. Au reste, l'estimation fera tout.

M. Dumont.

Sans doute. Seconde affaire conclue. Sur ce prix, j'aurais besoin tout de suite d'un à-compte, pour solder des choses essentielles.

Survil.

Diable ! je vous ai dit que je n'avais plus de fonds.

Attendez donc, je me rappelle... Dans une heure douze mille francs..... Cela suffira-t-il ?

M. Dumont,

C'est plus qu'il ne faut. Nous allons signer un compromis.

Survil.

Fi donc! entre-nous ? Suis-je inquiet? je serai demain matin de très-bonne heure chez vous avec mon notaire.

Blezot.

M. un homme est-là qui demande votre heure demain, pour des effets payables à vue.

Survil.

Cela me regarde. D'après notre marché, je vais même le payer tout de suite (*à part.*) en prenant toutes mes précautions. Adieu mon cher Dumont. Pénétré, touché, d'avoir été forcé... Vous connaissez tout mon attachement...

(*il sort.*)

SCÈNE XXIV.

M. DUMONT.

On dit du mal des hommes. . . Eh bien ! Cependant des amis comme cela ne sont pas rares, il prend ma maison avec une obligeance, avec quelques sacrifices de ce genre, mes affaires s'arrangeront. Mais Firmin ? ce bon Firmin que j'aime tant ! quel parti prendre ? ah l'excellente idée, (*il écrit deux mots et sonne Blezot; Blezot paraît.*) Remets ce petit mot à ma fille et fais ce qu'elle te dira.

Blezot.

Monsieur, j'ai quelque chose à vous dire.. Firmin, est..

M. Dumont.

C'est bon, c'est bon, tu me parleras dans un autre moment. Vas trouver ma fille. . . Voici ma femme. . . Mais dans qu'elle agitation elle est!

(*Blezot sort.*)

SCÈNE XXV.

Mad. DUMONT, M. DUMONT.

Mad. Dumont, (*se jettant dans un fauteuil.*)

Ah ! mon ami, tout est perdu.

M. Dumont.

Eh bien, il faut du courage, il faut dissimuler votre douleur et sur-tout cacher notre position.

Mad. DUMONT.

Oui, Monsieur, soyez bien tranquille! bien calme aujourd'hui, une fête que l'on ne pourra payer.

M. DUMONT.

Et notre domaine donc? ne m'avez-vous pas conseillé de le vendre pour acquitter les frais du bal?

Mad. DUMONT.

Demain des lettres de change à acquitter et rien pour y faire face.

M. DUMONT.

Survil les acquitte pour moi. J'ai réponse à tout.

Mad. DUMONT.

Et sur quel gage fera-t-il cette avance?

M. DUMONT.

Je ne lui devrai pas un sol. Vous ne savez donc pas? Je lui ai vendu cette maison-ci, et grâce aux meubles qu'il prend aussi, nous allons avoir de l'argent comptant. Ah! je sais me tirer d'affaires moi, vous ne vous attendiez pas à cela?

Mad. DUMONT.

Non, monsieur. Quelle fatale ressource! Quoi! votre maison! vos meubles! Où se réfugier? que devenir? plus d'asyle! pas même à la campagne!

M. DUMONT.

(*A part.*) (*Haut.*)

Bien! Ah! Survil n'est pas pressé pourvu que nous lui remettions la maison demain. Voilà tout ce qu'il faut, nous chercherons. Ne semble-t-il pas qu'il n'y ait que cette maison dans Paris? J'ai dans la tête une habitation bien plus agréable.

Mad. DUMONT.

Mais, monsieur, vous êtes en pleine illusion. Avec quels moyens réaliserez-vous vos chimères? Tous vos fonds sont épuisés.

M. DUMONT.

Et l'affaire que Mad. de Verneuil nous procure, n'est-ce pas une source intarissable de revenus?

Mad. DUMONT.

Elle est manquée, monsieur.

M. DUMONT.

Manquée?

Mad. DUMONT.

Oui, et madame de Verneuil a même la cruauté de m'abandonner dans cette fatale position.

M. Dumont.

C'est affreux, une femme si sensible! bah, tout s'arrangera. Aujourd'hui ruiné, demain plus florissant que jamais, voilà comme il faut être; d'ailleurs c'est la mode. Allons trouver la compagnie; votre toilette n'est seulement pas faite.

Mad. Dumont.

Eh! le puis-je, monsieur, dans l'état où je suis? Ma fille est dans le salon, elle cherche à me remplacer; d'ailleurs rien n'est prêt. Il y a là dedans une confusion.... Il semble qu'on ait déjà deviné notre malheur.

SCÈNE XXVI.

Mad. DUMONT, FLORANGE, M. DUMONT.

Florarge, (*parlant de la porte dans le salon.*)

Eh non, messieurs, on vous trompe. Mesdames, ne vous en allez donc pas, je suis sûr que c'est une fausse nouvelle. Ah! monsieur Dumont, n'est-il pas vrai que la fête n'est pas décommandée? Les ouvriers ont tout quitté parce qu'ils le croyent. Il n'est pas vrai qu'il vous soit arrivé un malheur? On le dit, cela fait tant de peine que tout le monde s'en va, en évitant de vous voir.

M. Dumont.

Rien n'est plus vrai que le dérangement de notre fortune.

Florange.

Eh bien, c'est attérant, par exemple... Voilà donc pourquoi je viens de voir Mad. de Verneuil s'éclipser si vîte. (*à part.*) Je voudrais bien en faire autant (*haut*) c'est affreux. (*à part.*) Elle est adroite cette femme. Elle sait toujours le moment qu'il faut choisir.

Blezot (*à M. Dumont.*)

Monsieur, je ne sais pourquoi tout le monde s'en va; faut-il que le concert commence quoiqu'il n'y ait plus personne?

M. Dumont.

Fais ce que je t'ai dit. (*Blezot sort.*) Ce qui me console dans notre détresse, c'est que M. Florange nous reste.

Florange.

Je vous reste.

M. Dumont.

Ce procédé est digne de lui. Je vois qu'en épousant ma fille il tenait moins à la richesse qu'à sa main. (*à part.*) S'il allait être délicat par hazard !

Florange.

Certainement vous ne pouvez pas douter de tout mon dévouement. D'abord on est toujours heureux d'être utile à des gens si purs, si parfaits; mais, je vous dirai qu'on a fort exagéré ma fortune, et puis d'ailleurs... je crois... je sens... je pense... tenez, je vous quitte pour aller faire une scène à madame de Verneuil, de sa conduite odieuse envers vous; elle m'indigne. Pénétré, touché, de votre situation... En grâce ne prenez pas garde à moi.

SCÈNE. XXVI.

M. DUMONT, Mad. DUMONT.

M. Dumont (*se jetant dans un fauteuil.*)

Il n'est donc plus de ressources.

Mad. Dumont.

Enfin donc, vous sentez notre infortune : ce dernier coup vous accable. (*Dumont regardant derrière son fauteuil en riant.*) Sont-ils tous partis ? (*Il se lève*) que le ciel les conduise. Rassure-toi, ma chère, l'instant de la peine est passé. La consolation va commencer. M. Dumont à Paris est ruiné sans cependant faire tort à personne; mais Jacques Dumont chez lui se trouvera dans l'aisance.

Mad. Dumont.

Comment ! que voulez-vous dire ?

M. Dumont.

Tu désirais que je vendisse la ferme des Islets. Je l'ai conservé malgré toi. Ce domaine est à nous, libre de toutes dettes, et à ton insçu je l'ai même augmenté de deux mille livres de rente. Je l'ai fait meubler à neuf avec simplicité, mais avec soin. Tu te souviens de cette petite pièce qui te plaisait tant, de celle où nous nous réunissions le soir en famille, où nous étions si heureux ? Je l'ai fait orner plus que tout le reste; en gardant cette porte qui s'ouvrit un jour... Te le rappelle-tu ? nous vîmes paraître notre fille et le bon Firmin, qui venaient avec tant de candeur nous dire qu'ils s'aimaient.

Mad. Dumont.

Éloignez plutôt cette idée. Ma pauvre Annette! Firmin, je les ai séparés, que de regrets!

M. Dumont.

Je te le répète, j'ai voulu la conserver, cette porte, elle était à-peu-près comme dans ce coin. Tiens, regarde, ne crois-tu pas encore la voir s'ouvrir, et nos enfans venir nous demander de les unir. (*La porte du cabinet s'ouvre. Firmin et Annette entrent, Blezot les suit.*)

SCÈNE XXVIII et dernière.

M. DUMONT, Mad. DUMONT, ANNETTE, FIRMIN, BLEZOT.

Mad. Dumont.

Oh ciel! que vois-je? Est-ce une illusion?

M. Dumont.

Non; c'est mon cher Firmin, il est venu sans nous le dire. Tu sauras tout. Il a fait une petite étourderie, mais excusable, et voilà comme je l'en punis. (*Il les unit.*)

Mad. Dumont.

Soyez heureux mes enfans pour me consoler de tout. (*Ils se jetent à ses pieds.*)

Annette.

Dans nos bras, ma mère, vous n'aurez rien à regretter.

Firmin.

M. Dumont, comment vous exprimer ma reconnaissance et mon bonheur?

M. Dumont. (*passant entr'eux.*)

Ma chère, nous avions besoin tous deux d'une bonne leçon. Ce qu'ils appellent notre malheur est arrivé bien à temps. Plus tard, ma foi, le petit domaine y passait comme le reste.

Mad. Dumont.

Tout est pour le mieux, mon ami, ma fille est heureuse.

M. Dumont.

Mes amis, demain matin nous partons pour mon hermitage; mon revenu augmenté d'un tiers, le prix de mes meubles pour la dot de ma fille, je n'en voulais pas davantage... A la campagne, sans peine, on a du superflu... A la ville, grâce au luxe, il faut se ruiner pour avoir ce qu'on appelle le nécessaire. Nous l'avons éprouvé. Il ne faut pas quitter le champ que cultivaient nos pères.

FIN.